Sainte Thérèse jouant Jeanne d'Arc
dans *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission* (1895)

Thérèse à Jeanne
Jeanne d'Arc dans la poésie de sainte Thérèse de Lisieux

Romain Vaissermann

Abstraction faite des cahiers scolaires, le « Cantique pour obtenir la canonisation de la vénérable Jeanne d'Arc » est le premier texte de la main de Thérèse concernant Jeanne d'Arc. Finie d'écrire à la date du 8 mai 1894, dédiée à sa sœur Céline (« au Valeureux chevalier C. Martin ») et éloquemment signée « Un Soldat Français, défenseur de l'Église, admirateur de Jeanne d'Arc », cette récréation à l'expression apparemment banale et d'inspiration patriotique nouait en quelques couplets les thèmes principaux de ses deux pièces consacrées à Jeanne d'Arc : la vocation, la mission et la passion ; elle figure aux pages 103-105 du numéro 34 d'une excellente revue nommée *Le Porche*[1].

Mais la Pucelle apparaît à de nombreuses reprises dans la vie et dans l'œuvre de Thérèse. N'a-t-elle pas elle-même interprété le rôle de Jeanne d'Arc, ce dont témoignent cinq photos de Thérèse, datées de la fin du mois de janvier 1895[2] ? Les références à Jeanne, telles qu'on peut les regrouper par ordre chronologique, ne sont-elles pas nombreuses dans ses écrits et paroles[3] ?

---

[1] Première édition : *Histoire d'une âme*, Bar-le-Duc, Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1898 (quinze vers corrigés).

[2] François de Sainte-Marie, *Visage de Thérèse de Lisieux*, Office central de Lisieux, 1961, numéros 11 à 15.

[3] *Récréations pieuses* des 21 janvier 1894, 21 janvier 1895 et 21 juin 1896 (n^{os} 1, 3 et 7) ; manuscrit autobiographique à mère Agnès de Jésus, dit « A » (31v°-32r°, 1895) ; manuscrit autobiographique à sœur Marie du Sacré-Cœur, dit « B » (3r°, 1896) ; lettres 182 (23 février 1896) & 224 (25 avril 1897) ; prière 17 (toute fin 1896) ; *cf.* mère Agnès de Jésus, *Carnet jaune*, 5 juin, 2 ; 20 juillet, 6 ; 27 juillet, 6 ; 10 août, 4 (1897). On lira les *Récréations pieuses* dans l'édition complète du *Théâtre au Carmel. Récréations pieuses* (Cerf – Desclée de Brouwer, 1985), les *Manuscrits autobiographiques* eux aussi dans l'édition de François de Sainte-Marie (Office Central de Lisieux, 1956), les lettres dans la *Correspondance générale* (Cerf – Desclée de Brouwer,

Sainte Thérèse (Jeanne d'Arc) aux côtés de sa sœur
Céline (sainte Catherine) dans *Jeanne d'Arc accomplissant sa mission* (1895)

1972-1973), les *Prières* dans l'édition du Centenaire (Cerf – Desclée de Brouwer, 1988), le *Carnet jaune* dans les *Derniers entretiens* (Cerf – Desclée de Brouwer, 1971).

Aussi est-il juste, quelques semaines après la canonisation de Louis et Zélie Martin, de livrer au lecteur du *Porche* le deuxième et dernier poème de leur fille, Thérèse, consacré « à Jeanne d'Arc » ; tel est son titre[1].

Composé probablement en mai 1897, d'inspiration liturgique mais sans indication de mélodie, griffonné au crayon sur un maigre papier bleu, il n'a pas été recensé lors du procès des écrits. Resté injustement ignoré plus de 70 ans[2], il montre combien Thérèse s'identifie à Jeanne d'Arc au seuil de sa propre passion. Thérèse utilise ici un mètre dont elle n'est pas familière : l'alexandrin, associé à un contexte tragique. La « trahison » ne lui a pas été épargnée : Jeanne d'Arc a bien entendu été vendue aux Anglais[3]. Elle vient d'être victime d'une nouvelle félonie, et c'est elle, Thérèse, qui a prêté ses traits à la Prisonnière bafouée par la scandaleuse conférence de Presse tenue par Leo Taxil le 19 avril 1897, mettant un terme à l'affaire Diana Vaughan. Mais la souffrance, si inéluctable qu'elle soit pour multiplier mots sinistres (« noir », « cachot », « lourdes », « chaînes ») et nasales (de la « sombre prison ») ou pour provoquer l'anaphore de la strophe 3, laisse place à la transfiguration des mots à la rime : les « larmes » se font « charmes », et même la « mort », « trésor ».

Nous donnons ici le texte de la copie choisie comme la meilleure, mais en l'enrichissant de quelques références bibliques et de remarques génétiques qu'on trouvera en notes.

---

[1] Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, *Un cantique d'amour. Poésies*, Cerf – Desclée de Brouwer, 1979, pp. 225-226.

[2] *Un cantique d'amour. Poésies* (*op. cit.*, p. 14) le prétend inédit jusqu'en 1979 ; nous le trouvons néanmoins partiellement dévoilé dans *Le Triomphe de l'humilité* (Cerf – Desclée de Brouwer, 1975, p. 113).

[3] Isidore Guérin, oncle de Thérèse, explique bien l'amère saveur de cette trahison pour la petite Thérèse (lettre du 5 mai 1894) : « C'est à Orléans qu'elle remporta un de ses plus brillants succès, c'est à Rouen qu'elle fut brûlée et c'est Lisieux qui fut le prix de son sang. » Le nouveau Judas est ici l'évêque Cauchon, qui obtint le siège de Lisieux (1432) en récompense de son orchestration du procès de condamnation. Dans sa jeunesse, Thérèse assistait quotidiennement à la messe dans la chapelle même élevée par Cauchon au chevet de la cathédrale Saint-Pierre…

Pour en savoir plus, notre lecteur voudra bien lire le bel ouvrage de Régine Pernoud, Geneviève Baïlac et Guy Gaucher : *Jeanne et Thérèse*, Seuil, 1984 ou feuilleter, de Claude Langlois, « Une dévote de Jeanne d'Arc à la fin du XIX[e] siècle : Thérèse de Lisieux »[1].

À Jeanne d'Arc

Quand le Dieu des armées te donnant la victoire
Tu chassas l'étranger et fis sacrer le roi,
Jeanne, ton nom devint célèbre dans l'histoire,
Nos plus grands conquérants pâlirent devant toi[2].

Mais ce n'était encor qu'une gloire éphémère :
Il fallait à ton nom l'auréole des Saints ;
Aussi le Bien-Aimé t'offrit sa coupe amère[3]
Et tu fus comme Lui rejetée des humains.

---

[1] Dans Sophie Cassagnes-Brouquet (sous la dir. de), *Religion et mentalités au Moyen-Âge. Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 101-109.

[2] 1 *R* XIX-11-13. Premier jet de cette strophe au brouillon (les initiales « J. M. J. T. » placent le brouillon sous l'invocation de ses saints préférés, « Jésus Marie Joseph Thérèse », comme la petite Thérèse a l'habitude de faire pour toutes ses lettres) :

J. M. J. T.

~~Lorsque sur l'étranger remportant la victoire~~
~~Tu sus devant les grands faire sacrer le roi,~~
Jeanne, ton nom devint célèbre dans l'histoire,
Nos plus grands conquérants pâlirent devant toi.

Deuxième jet de cette strophe au brouillon :

Quand le Dieu des armées te donna la victoire,
Quand chassant l'étranger, tu fis sacrer le roi,
Tu chassas l'étranger et fis sacrer
[*un mot illisible*]

[3] *Mt* XX-22-23.

Au fond d'un noir cachot, chargée de lourdes chaînes[1]
Le cruel étranger t'abreuva de douleurs ;
Pas un de tes amis ne prit part à tes peines,
Pas un ne s'avança pour essuyer tes pleurs.

Jeanne, tu m'apparais plus brillante et plus belle
Qu'au sacre de ton roi, dans ta sombre prison.
Ce céleste reflet de la gloire éternelle,
Qui donc te l'apporta ? Ce fut la trahison.

Ah ! si le Dieu d'amour en la vallée des larmes[2]
N'était venu chercher la trahison, la mort,
La souffrance pour nous aurait été sans charmes
Maintenant nous l'aimons, elle est notre trésor[3].

---

[1] *Ps* CXLI-5 ; *cf. Carnet jaune,* 11 juillet (1) et 6 août (1).

[2] *Ps* LXXXIV-7.

[3] Ajout interlinéaire entre le vers pénultième et le dernier vers : « toujours », peut-être dans l'optique de la formulation suivante du vers pénultième : « Pour toujours la souffrance aurait été sans charmes. » Deuxième jet du dernier vers : « Maintenant le cœur pur en a fait son trésor. »